FANTIK PIKART.

EIL GWERS.

I

'Nn itron a Lezhildri, 'r vroeg-vad,
A zavaz un de, beure-mad;
A zavaz un de, beure-mad,
Hag a deveuz gret ur c'havad.

Arruet er ger 'l levrenn-wenn,
Gant-hi 'r plac'h-bihan ' dreuz 'n hi fenn,
Hag ur c'horf lienn hen pakan,
Hano Fant 'r Pikart war-n-ezhan.

'Nn itron a Lezhildri lare
D'hi faotr marchosi, en de-se :
— Dibret d'in-me ma inkane,
M'inn d'am mereriou da vale;

Dibret d'inn ma inkane gwenn,
Laket brid arc'hant en he benn,
M'inn da vereuri Lezhildri,
Pell-zo na on ket bet en-hi. —

II

'Nn itron Lezhildri a lare,
'N ti 'r Pikart-koz pa arrue :
— Ma c'homper, d'inn-me lavaret,
Pelec'h emedi ho merc'hed ? —

— Diou ' zo war al lenn, o kanna.
Diou-all o lakad da zec'ha;
Diou-all o lakad da zec'ha,
Ha diou-all ' zo o tiwaska;

Nemet hounnes, ho fillores,
'Zo war hi gwele klanvoures. —
'Nn itron Lezhildri a lare
D' Fantik Pikart eno, neuze :

— 'Baoue pegoulz, ma fillores,
Ma 'z oc'h c'hui em gavet dies? —
— 'Baoue 'r mintinn-ma, maerounes,
Ez on-me chomet klanvoures. —

— Ma fillores, d'in-me laret,
Pelec'h 'man ar boan a zoufret? —
— Ur boan ar vrasa 'm euz em penn,
Siouas ! d'am c'halon a tiskenn. —

FRANÇOISE PICART.

SECONDE VERSION.

I

La dame de Leshildri, la bonne dame,
Se leva un jour, de bon matin;
Elle se leva un jour, de bon matin,
Et fit une trouvaille.

Sa levrette blanche arriva à la maison,
Portant une petite fille à travers dans sa bouche;
Une petite fille emmaillottée dans un linge,
Sur lequel se trouvait le nom de Françoise Picart.

La dame de Leshildri disait,
Ce jour-là, à son garçon d'écurie :
— Sellez-moi ma haquenée,
Pour aller me promener à mes métairies;

Sellez-moi ma haquenée blanche,
Mettez-lui sa bride d'argent en tête,
Je veux aller à ma métairie de Leshildri,
Il y a longtemps que je n'y suis allée. —

II

La dame de Leshildri disait,
En arrivant chez le vieux Picart :
— Dites-moi, compère,
Où sont allées vos filles ? —

— Deux sont sur l'étang, à laver,
Deux autres font sécher le linge;
Deux autres font sécher le linge,
Et deux autres sont occupées à le tordre;

Mais celle-là, votre filleule,
Est malade dans son lit. —
La dame de Leshidri disait
A Françoise Picart, en ce moment :

— Depuis quand, ma filleule,
Vous êtes-vous trouvée mal ? —
— Depuis ce matin, ma marraine,
Je suis restée malade. —

— Ma filleule, dites-moi,
Où est le mal dont vous souffrez ! —
— Je souffre beaucoup de la tête,
Hélas ! et le mal descend jusqu'à mon cœur. —

'Nn itron Lezhildri a lare
D' Fantik 'r Pikart eno neuze.
— Lakit ewes, ma fillores,
Na veac'h-c'hui bet ur vuntreres ! —

— Ma maerounes, petra laret?
Me n'am euz bloaz nemet c'houezek !
Et oc'h are war ar *bidet*,
Ha n'oc'h euz ket lec'h da vonet;

Ha n'oc'h euz ket lec'h da vonet,
Rag den honest eo ho priet. —
. . . . . .
. . . . . .

'Nn itron Lezhildri a lare,
Euz ti 'r Pikart e-meaz pa 'z ee :
— Ha pa goustfe d'in pemp-kant skoed,
Fantik ar Pikart vo krouget ! —

III

Fantik ar Pikart a lare,
'R vaz huella 'r skeul pa bigne :
— Me well 'c'hann noblanz Lezhildri,
Me garrie 'nn tân euz hen dewi !

Me garrie 'nn tân euz hen dewi,
Ann aotro 'n he greiz o loski;
Ann aotro 'n he greiz o loski,
Rag hennes a zo kiriek d'in !

P' vijenn kasset d'ann ofern-bred,
En Lezhildri vijenn kavet;
Me a vije en Lezhildri,
Ebars ar c'hambrjou, pe en ti;

O c'hoari 'nn dinz hag ar c'hartou,
'Sambles gant bugale 'nn aotrou;
Pa vijemp skuiz c'hober 'r jeu-ze,
Ni gouske hon daou 'n ur gwele ! —

Kanet gant Mari-Job KERIVAL, mates en *Kerarborn*. — 1849.

La dame de Leshildri disait
Alors à Françoise Picart :
— Prenez garde, ma filleule,
Que vous n'ayez commis un meurtre ! —

— Ma marraine, que dites-vous ?
Et moi qui n'ai que seize ans !
Vous êtes encore montée sur le bidet,
Et vous n'en avez pas de raison ;

Vous n'avez pas de raison de le monter,
Car votre mari est un honnête homme. —
. . . . . .
. . . . . .

La dame de Leshildri disait,
En sortant de la maison de Picart :
— Dût-il m'en coûter cinq cents écus,
Françoise Picart sera pendue ! —

III

Françoise Picart disait,
Arrivée au dernier degré de l'échelle :
— Je vois d'ici le manoir de Leshildri,
Et je voudrais que le feu le consumât !

Je voudrais y voir le feu,
Et le seigneur brûler au milieu ;
Le seigneur brûler au milieu,
Car c'est lui qui est cause (de ma mort) !

Quand on m'envoyait à la grand'-messe,
C'est à Leshildri qu'on m'aurait trouvée ;
C'est à Leshildri que j'étais,
Dans les chambres où dans la maison ;

A jouer aux dés et aux cartes,
Avec les fils du seigneur ;
Et quand nous avions assez de ce jeu,
Nous couchions ensemble dans le même lit ! —

Chanté par Marie-Josèphe KERIVAL, domestique à *Keramborgne*, — 1849.